

Zéa Marshall

Doutes

2 - *L'ivresse assassine*



Romance



Addict

Sommaire

Tome 2 – L'ivresse assassine : Doutes

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Chapitre 22

Chapitre 23

Chapitre 24

Chapitre 25

Chapitre 26

Chapitre 27

Chapitre 28

Chapitre 29

Chapitre 30

Chapitre 31

Chapitre 32

Chapitre 33

Chapitre 34

Chapitre 35

Chapitre 36

Chapitre 37

Remerciements

Tome 3 - Les vendanges tardives : Doutes

Chapitre 1

Zéa Marshall

Doutes

Tome 2
L'ivresse assassine

JDH Éditions
Romance Addict

1

Des doigts courent sur mon corps. Des caresses. Une sensation de plénitude. J'ai l'impression de flotter, d'être dans un cocon de coton. Je ronronne, m'étire les bras. Je n'ai pas envie d'ouvrir les yeux. Je suis bien. Mon corps détendu, mon esprit libéré. Les doigts continuent, me dorlotent le ventre, les cuisses. Mes poumons se lèvent. J'expire, ronronne de nouveau et soupire. Je voudrais rester dans cet état, éternellement. Les images de notre nuit me reviennent : Landry, insatiable, son corps, son désir ardent et féroce. J'ai rendu les armes. Mon corps ne peut plus supporter ses assauts, ne peut plus lui faire l'amour. Combien de fois ? Son salon et son immense tapis, hum, sa cuisine, sa chambre, la douche... Je ne sais plus. Les mots doux qu'il a prononcés et quand, épuisée, il m'a portée sur son lit, il a murmuré au creux de mon oreille qu'il m'aimait.

Il prononce mon prénom. Je sens son souffle dans mon oreille qui me chatouille. Je ne veux pas bouger. Mes lèvres se lèvent et dessinent un sourire. La pointe de sa langue entame la descente de mon cou. Sa main posée sur ma taille, il caresse mon ventre. Je ne réagis toujours pas.

— Bébé, tu comptes rester dans ce lit toute la journée ?

Pour toute réponse, il obtient un ronronnement et un sourire sur mon visage. Il s'éloigne de moi. Je proteste, mais n'ouvre toujours pas les yeux. J'entends des clics, plusieurs clics.

— Que fais-tu, Landry ? je lui demande d'une petite voix endormie.

— Rien.

Je lève mes paupières. La lumière du jour filtre à travers les persiennes des baies vitrées. Mes images sont floues. Petit à petit, la mise au point se fait. Son contour se dessine. Il est allongé à côté de moi, appuyé sur ses avant-bras. Il me regarde, amusé. Ses cheveux ébouriffés, ses lèvres charnues, ce *sex appeal*, même au réveil, ses yeux translucides et un je-ne-sais-quoi qui éclaire son visage.

— Bonjour, je prononce d'une voix gourmande en pinçant ma lèvre.

— Bonjour, Yaëlle.

— Tu sais que je voudrais rester dans ton lit et ne plus jamais bouger.

— J'ai un autre programme pour toi.

Je proteste avec peu de conviction et lui dis que mon corps ne peut plus : plus de force.

— Je ne parlais pas de sexe, ma belle, me répond-il en posant un délicat baiser sur ma bouche.

Je l'admire. Il est beau : ses yeux, son visage heureux, à croquer.

Je m'allonge sur lui et je prends possession de sa bouche. Je me soulève sur mes avant-bras pour l'admirer.

— Tes yeux sont différents, très bleus, Landry. Tu crois qu'il y a une corrélation entre le sexe et leur couleur ?

Il rit.

— Je ne sais pas, Yaëlle. Ce n'est pas le genre de questions que je me pose. Peut-être que je suis bien. Cette nuit, tu as été... enfin... tu m'as chaviré. J'étais insatiable de toi. Je n'ai jamais autant désiré quelqu'un, ma belle.

Je l'embrasse de nouveau. Ma langue se fait plus entreprenante et s'insinue entre ses lèvres.

— Je croyais que tu n'avais plus de force ? me dit-il entre deux souffles.

— Il me reste quelques infimes réserves.

Il se laisse faire, puis, en me retournant d'un coup, vient s'allonger sur moi.

— Je veux que tu gardes des forces, même si c'est tentant. Si nous continuons ce petit jeu, ce soir, nous serons toujours dans ce lit...

— Tu n'as plus envie ?

— Si, et aussi envie de t'emmener quelque part. Alors, à la douche. Plus tard, si tu as des forces, je continuerai à abuser de ton corps.

Il se lève, m'attrape et me porte jusqu'à la salle de bains. Il allume le jet et me place sous l'eau froide. Je hurle. Il se colle contre moi et m'embrasse comme un damné.

— Au moins, je suis sûr que tu es réveillée.

Je reste estomaquée. Il sourit comme un gamin, content de sa bêtise.

— Je vais te laver.

Il attend ma réaction. La dernière fois que nous avons tenté, j'ai paniqué. Nous étions à Pornic, à la thalasso, dans cette grande douche à l'italienne où je me suis donnée corps et âme. Cette caresse s'était transformée en moment pénible, remontant des souvenirs enfouis. Je réfléchis : est-ce que j'ai passé cette étape ? Je n'ai plus de barrières avec lui, aucune gêne corporelle, et cette nuit, il a fait tomber mes derniers tabous. Je lui ai dit que j'étais entièrement à lui. Je sais qu'il me défie pour forcer cette dernière barrière d'inhibition.

Je prends sa main, la fais glisser sur mon corps, remonte vers mon visage, puis passe sur mes cheveux. Il prend du shampoing et commence à me laver. Le premier contact me fige. Ce n'est pas aussi facile que je le pensais. Il continue délicatement. Je n'aime pas : c'est bizarre. Je suis en confiance avec lui, mon corps appelle le sien, mais cette caresse-là, je n'aime pas. Je ferme les yeux et le laisse faire : c'est pénible. Je suis raide et espère que cela s'arrête vite. Il comprend et se stoppe.

— Tu n'aimes pas ?

— Non.

— C'est toujours pareil ?

— Oui... Pourquoi maintenant ?

Pour toute réponse, Landry vient se coller contre mon dos. Il entoure ma taille de ses bras et approche sa bouche de mon oreille. Il commence une supplique où il me demande de lui faire confiance. Il me dit combien c'est bon de caresser ma peau, combien il aime toucher mes cheveux, combien mon corps l'appelle, le rend fou de désir, de plaisir. Ses mains remontent le long de mon buste, en prenant tout son temps. Il poursuit ses paroles : qu'il me trouve magnifique, que mon visage s'illumine quand il me fait l'amour, que cela le rend heureux, qu'il aime me voir rougir, qu'il aime goûter le grain de ma peau, sentir mes cheveux, qu'il veut que je lui accorde toute mon intimité, sans tabous, en lui faisant confiance. Laver mes cheveux, c'est un geste d'intimité pure pour lui.

Je vacille. Ses paroles me troublent. Quand ses mains arrivent sur ma nuque et commencent à caresser mon cuir chevelu, je m'abandonne. Son geste est sincère. J'ai confiance en lui, en moi. Je le laisse faire, sans me figer, et apprécie. Sensuel. Aucun mauvais moment ne surgit dans mon cerveau. Juste lui et cette caresse infiniment douce.

Il nous enveloppe dans une grande serviette, me sèche. Il lève mon menton, me regarde au plus profond des yeux et me dit qu'il n'avait pas imaginé autant se donner et autant recevoir d'une autre personne. Je l'embrasse. Mes lèvres s'encroisent avec les siennes, mes yeux perdus dans ses iris bleu azur. Mon cœur bat frénétiquement un tempo d'émotions, enflammé par les sentiments que j'éprouve pour lui.

Il a décidé de me faire une surprise et veut m'emmener déjeuner. Je souris comme une gamine à qui on fait un gros cadeau. Nous montons en voiture, direction Nantes. Chouette ! Je me vois déjà dans un petit resto romantique,

dans une rue piétonne de la ville, quartier Bouffay, par exemple, bras dessus bras dessous avec mon chéri. Tout le trajet, je refais le match d'hier soir. J'ai adoré le hockey, pas compris toutes les règles, alors Landry se lance dans un cours magistral. Le ton est bon enfant : j'adore être avec lui.

Nous dépassons la pancarte « Nantes centre ». Je m'étonne et commence à lui poser des questions sur notre destination. Landry ne veut pas m'en dire plus. Il me demande d'être patiente. Autant dire, impossible. Il prend une bretelle et gare sa voiture sur le parking d'un resto d'une grande chaîne, en bord de périphérique. Je suis surprise. J'avais une autre idée du restaurant romantique. Il a ce regard moqueur. J'ai le pressentiment qu'il veut me jouer un tour.

Nous rentrons. Installation sur une petite banquette pour deux, salade de bienvenue, je suis toujours aussi dubitative. Je ne le vois pas dans ce genre d'endroits. Landry remarque mon trouble et m'interroge : « Est-ce qu'il y a un souci ? L'endroit ne te plaît pas ? Ce n'est pas assez bien ? »

Je suis de plus en plus gênée. Je ne vais pas faire la fine bouche alors que mettre les pieds dans un resto était une activité complètement bannie il y a quelques semaines. Je me confonds en excuses, essaie de retrouver contenance et fais tout pour cacher ma gêne. Si je commence à avoir des goûts de luxe...

Landry est détendu. Il insiste sur la carte que c'est un bel endroit : du choix, des prix abordables, l'ambiance, la déco, tout y passe. J'ai beau essayer de me convaincre, de sourire, de montrer de l'enthousiasme, je n'y arrive pas. Je commence à me poser des questions et à douter : il ne connaît personne et n'aura pas à me présenter. Il lève les yeux sur moi, après un dernier commentaire élogieux sur la carte des boissons et l'offre fantastique des vins. Il penche sa tête, tend sa main pour attraper la mienne et me lance : « Un souci, ma chérie ? »

Je déteste qu'il m'appelle ainsi : c'est ringard. Je ne me reconnais plus, je deviens exigeante. Landry a l'air de s'amuser comme un fou. Je ne sais pas si je dois rire ou pleurer.

— Détends-toi, ma belle.

— Je suis détendue.

— Tu caches bien ton jeu.

La serveuse arrive pour prendre notre commande. Je n'ai pas réfléchi, relis la carte et sens le pied de Landry commencer à remonter le long de ma jambe. Je le regarde, étonnée. Il passe sa commande tout en continuant son manège pour venir se loger entre mes cuisses. Il en fait des caisses avec la serveuse sur l'origine du vin. Elle lui fait des yeux de merlan frit et finit par daigner se retourner vers moi, avec un mouvement de la tête, genre : « Tu es décidée ? » J'ouvre la bouche pour commander une salade. Il appuie à travers mon pantalon fin sur mon clitoris. Une décharge électrique me fige, un frisson me parcourt le corps et ma bouche reste entrouverte. Lui, sourit, ravageur, ravi de ce qu'il est en train de me faire subir.

La serveuse écarquille les yeux. Je rougis en lui montrant le premier truc sur la carte. Elle me demande la cuisson, je lance un « à point » sans vraiment savoir ce que j'ai commandé. Landry est surpris et continue avec la serveuse sur quel vin serait le plus adapté pour accompagner mon choix, tout en continuant son petit manège qui commence sérieusement à me donner chaud.

— Un souci, ma chérie ?

— Landry, arrête ton cirque.

— Non.

Il continue sa caresse en me dévorant des yeux. Je repousse son pied.

— Dommage, j'aurais adoré t'entendre gémir dans ce restaurant.

J'inspecte autour de moi : des familles, des couples de retraités. Je suis affolée de ce qu'il me propose. Je ne suis

pas libérée à ce point.

— Tu plaisantes ? je lui demande avec beaucoup de sérieux.

Quand nos plats arrivent, son fou rire repart de plus belle. J'ai commandé une andouillette et ne pense pas avoir mangé ce genre de mets.

— Je ne vais plus pouvoir t'embrasser.

— Tu crois ? je lui lance sur un ton de défi.

Je lui réplique que j'adore et déguste en mimant des « trop bon », « parfait », « comme j'aime ». Horrible. Je ne vous détaille pas la sauce à la moutarde violette qui m'explose le palais... Il attend patiemment que je craque. Je ne vais pas lui donner ce plaisir.

— J'ai prévu autre chose après. Ne te rends pas malade. Je ne t'aurais pas emmenée dans ce genre de resto si j'avais voulu la jouer romantique. Je peux t'assurer que ce que nous allons faire après n'a rien de tel.

Il soulève ses sourcils, ravi de son effet.

— Tu t'es moqué de moi tout le long ?

— Oui.

— Ce n'est pas drôle.

— Très drôle ! Le plus amusant ? Le sérieux que tu essaies de garder. Détends-toi, ma chérie.

— Ne m'appelle pas « ma chérie ».

— Quand même, j'ai cru que tu aimais.

— Pas vraiment.

— Qu'est-ce que tu préfères ?

— « Bébé », j'aime assez.

Pourtant, les petits surnoms, je n'étais pas emballée. Je trouve qu'un prénom bien dit, cela en jette. Mais quand il prononce « Bébé », mon cœur s'emballé. Je prends mon air idiot. Il sourit, prend ma main au-dessus de la table.

— J'aime beaucoup t'appeler ainsi, me murmure-t-il. J'aime aussi assez « Land ». Je n'ai jamais eu de surnom. Il me va bien.

La serveuse revient nous débarrasser en nous demandant si nous désirons un dessert. J'ai envie de lui rendre la monnaie de sa pièce. Je réponds « avec plaisir » en insistant sur le mot. Je me redresse, bombe ma poitrine et commence le même manège avec mon pied sur sa jambe.

— J'ai très envie d'une glace, chéri, et toi ?

Je pince ma lèvre avec mes dents et passe le bout de ma langue dessus. Landry se raidit. Mes orteils remontent sa cuisse, lentement, et viennent se loger entre, pour le caresser. Il se laisse faire. Ses yeux sont en feu, un rictus de plaisir se forme à la commissure de son sourire... et il se recule dans son fauteuil pour que la serveuse ait un magnifique point de vue sur mes doigts de pied, caressant le sexe de mon copain. Elle se retourne vers moi, choquée.

Je me déconfis, retire mon pied et rougis comme une pivoine.

— Nous allons nous passer de dessert, Mademoiselle. L'addition, s'il vous plaît.

Il se contient de nouveau de rire.

— Nous allons partir, me dit-il d'un air innocent. Tu viens de nous griller dans ce restaurant. Je n'oserai plus jamais y venir. Quand même, tu as de très mauvaises manières.

À la caisse, le cinéma continue, surtout que la serveuse a eu le temps de souffler à sa collègue ce que je faisais avec mon pied. Je suis morte de honte et Landry jubile. En sortant, il me prend dans ses bras.

— Je ne me suis jamais autant amusé.

— Comment as-tu pu me faire un truc pareil ?

— Je n'ai rien fait, c'est toi qui m'as chauffé.

— Landry, tu exagères, je...

Je finis par glousser en pensant à la tête de la serveuse, aux réflexions de Landry et au plat que j'ai commandé. Nous éclatons de rire comme des gamins, avec le ventre qui serre et les yeux qui pleurent. Je viens me coller contre lui et avoue que j'imaginai un autre type de sortie, enfin, plus

précisément un autre genre de restaurant, même si c'est très bien, mais j'avais pensé à un plus petit resto...

— Yaëlle, tu t'enfonces.

— Je ne veux pas paraître impolie ou exigeante.

— Je sais, me rassure-t-il. Nous ne sommes pas venus pour un déjeuner en amoureux. Suis-moi.

Main dans la main, nous traversons le parking et nous nous dirigeons vers un grand hangar.

— Je vais t'apprendre à conduire comme un mec ! me murmure-t-il, arrivés à proximité.

Je lève les yeux et découvre avec stupéfaction le mot « karting » en façade du bâtiment. Je me liquéfie sur place.

— Tu vas t'éclater !

— Non, non, ce n'est pas possible, Landry, je ne monte pas dans un kart.

— Si, si, tu vas monter.

— Non, je n'aime pas et ne veux pas.

Il pose ses mains sur mes épaules, me regarde droit dans les yeux, très sérieusement.

— Tu ne me convaincras pas, Landry.

— Est-ce que tu as déjà essayé ?

— Non.

— Donc, tu ne peux pas savoir si tu aimes ou pas. Je te demande d'essayer. Fais-moi confiance.

— Landry, non. La vitesse, ce n'est pas mon truc. Je n'ai pas envie de savoir conduire comme un mec. Mon rythme me va très bien.

— Arrête. Tu ne vas pas continuer à rouler à 70 km/h et refuser de conduire certains véhicules. Ce n'est pas possible. De toute façon, je ne lâcherai pas.

— Tu t'écoutes ? Tu veux tout forcer, aujourd'hui. Pourquoi ? J'essaie déjà de faire des efforts. Tu ne vas pas tout décider à ma place. Je ne suis pas une marionnette.

— Tu t'énerves.

— Non, tu me cherches.

— Je ne lâcherai pas.

— Non !

— Aujourd’hui, je décide. Ce n’est pas négociable. Demain, je ferai tout ce que tu veux. J’aime quand ça bouge : le sport, la vitesse. Je veux partager cette passion avec toi. Laisse-moi t’initier à mes loisirs, Bébé. Tu m’as demandé de m’ouvrir, c’est ce que je suis en train de faire. Si tu veux que je partage tes passions, je le ferai aussi.

— Tu ne prends pas de risque, je n’ai pas de passion à part la lecture.

— Des risques, j’en prends. Tu ne peux pas me dire le contraire. J’ai forcé des barrières.

Son ton est triste, ses yeux aussi. Sa bonne humeur a quitté son visage. Je sais très bien de quoi il veut parler : d’avoir ouvert son cœur. Je passe ma main sur son visage en soufflant.

— Landry, je vais être nulle. Regarde, j’ai les jambes qui flageolent.

— Je ne veux plus entendre le mot « nulle ». Yaëlle, j’ai confiance en toi. Tu vas adorer, Bébé. L’adrénaline va te donner des ailes.

Je secoue la tête. Il prend ma main, m’attire à lui, m’embrasse et m’entraîne vers la piste de kart. J’ai encore cédé.

2

Je me retrouve habillée d'une combinaison de compétition, casque à la main, me demandant comment je pilote un tel bolide sans prendre tous les plots blanc et rouge au passage. Landry est dans son élément. Il m'explique tant bien que mal le parcours avec un grand virage relevé et un bac à gravier pour plus de sensations. Vu la pâleur de mon visage, il insiste sur la sécurité, me montre la zone prévue à cet effet. J'ai ensuite le droit à une initiation au pas de charge de la tablette tactile intégrée au cockpit pour suivre ma course. Ah ! Si j'ai une tablette tactile, alors...

Il m'entraîne avec les autres participants, que des mecs, accros à la vitesse. Je ferme les yeux en essayant de garder mon calme. « Je peux le faire, je peux le faire » trotte dans ma tête. Cinq minutes d'explications. Direction les karts de nouvelle génération, plus performants, plus rapides. S'ils avaient le modèle « kart 2 CV », j'aurais adoré. Landry m'aide à m'installer, me donne un dernier baiser et fonce rejoindre le sien.

Sur le panneau rouge, le décompte commence : 5, 4, 3, 2, 1... Tous les concurrents démarrent. Je reste sur place, mon pied refusant de toucher la pédale. Le technicien se précipite vers moi, me demandant si j'ai un problème, puis hurlant d'appuyer sur l'accélérateur. Je ferme les yeux pour donner l'impulsion à ma jambe terrorisée. Le kart s'amorce sur les chapeaux de roues. Je braille et relâche aussitôt la commande. Je suis au milieu de la première ligne droite en mode dangereuse. Le technicien, ahuri, me fait d'énormes gestes. J'ai compris. Je ne vais pas me ridiculiser non plus.

J'appuie doucement et avance prudemment. Je suis rattrapée par tous les participants qui me dépassent allégrement. Landry ralentit à ma hauteur, fait non de la tête, de grands signes, lève sa visière et vocifère : « Bébé, cogne l'accélérateur ! »

Des larmes aux yeux, je tremble. Il me stresse. Pourquoi me met-il autant la pression ? Je lui lance un « OK, lâche-moi » et appuie. Mon bolide vrombit. J'attaque mes premiers virages, arrête de réfléchir et me concentre sur la piste.

Premier tour : Landry me distance, les autres également. J'accélère, prends de la hardiesse. Le kart est souple et répond bien. Je commence à me détendre et fonce sur le circuit. Petit virage serré, je vais trop vite, chasse de l'arrière, donne un coup de volant rapide et, comme par magie, l'engin à quatre roues au ras du sol reprend sa trajectoire. Je crie. J'ai compris.

Je double mon premier concurrent, lui fais une queue de poisson et détale de plus belle. Je veux rattraper Landry et lui montrer que j'assume. Le technicien me fait des pouces en l'air en guise d'encouragements : il n'a encore rien vu ! Grand virage, même technique : je colle la corde, dépasse deux autres pilotes qui ne s'attendaient pas à me trouver dans leur angle mort. J'accélère à fond, mais je suis trop loin de Landry. Le tableau annonce le dernier tour et le retour aux stands.

Mes mains tremblent, tout mon corps, d'ailleurs. Le technicien braille des mots incompréhensifs. La seule chose qui résonne dans mes oreilles : ne pas bouger pour le second round. Landry vient se garer à côté de moi et relève sa visière pour me parler. Je ne gigote pas d'un centimètre, ne le regarde pas et reste concentrée sur le panneau.

Le compte à rebours démarre. À deux, je le grille. Le chiffre apparaît. J'appuie comme une malade. La sirène retentit, le départ est donné. Je suis la première, fonce, enchaîne les virages. Landry me double dans la chicane. Mince ! Je le suis, essaie de me coller à lui. Il est fort. Les

tours s'enchaînent, je n'arrive pas à le dépasser. Dernier tour, nous arrivons à la corde, chicanes, petits virages. Je fonce, prends la courbe, lâche mon volant, mon kart vrille. Coup de volant, je réaccélère et le grille dans le deuxième virage. La ligne d'arrivée est devant moi. Je fonce, pied au plancher, vois le technicien et les quelques badauds se pousser bien vite. Je ne suis pas sûre de m'arrêter. Je franchis la ligne comme une hystérique, freine un peu tard. Coup de volant, le kart fait plusieurs tours sur lui-même. Je finis dans le décor sans trop de dégâts. C'était moins une !

Je n'en reviens pas. Mon cœur s'emballe. Mon corps en mode speed. L'adrénaline à son maximum, une sensation étrange, inconnue et addictive, me bouscule. Le technicien arrive en courant, inquiet pour son matériel. Je relève ma visière : oui, je vais bien. Même très bien. Landry est debout à côté de son engin. Il a retiré son casque qu'il tient le long de sa hanche. Il me fait penser à Tom Cruise dans *Top Gun*. Il me lorgne intensément, très intensément. Je sors de l'engin, maladroitement. Mes jambes flageolent. Je retire mon casque et le gratifie d'un immense sourire. Mon visage respire le bonheur. Je viens de m'éclater comme je ne l'ai jamais fait.

Je cours vers lui, saute dans ses bras. Mes jambes enserrant sa taille et je l'embrasse férocement. J'ai oublié où nous sommes, j'ai oublié le monde qui nous entoure. Je ne vois que lui. Il me porte et nous entraîne vers la sortie en balançant nos casques. Plus rien ne compte que nous deux, rien que nous deux.

Il ouvre la porte d'un local technique, ferme à clé et me plaque contre le mur. Je défais sa combinaison, lui retire son T-shirt. Je le veux maintenant et je ne veux pas qu'il ait de bonnes manières. Landry fait de même avec mes vêtements. Je suis complètement excitée pour lui. Il me prend férocement comme j'aime quand je suis dans cet état d'impatience. La sensation est unique. Mon corps réclame de la vitesse, du speed, de l'adrénaline et le sexe de Landry.

Son corps contre le mien me procure cette ivresse. Je suis insatiable, exige un va-et-vient intense, plus fort. Il se déchaîne dans mon antre. Je gémiss, enfonce mes ongles dans sa peau pour supporter ses coups de buttoirs sauvages. Je sens le plaisir prendre possession de mon esprit et libérer ma jouissance en une vague déferlante, puissante qui m'entraîne loin... loin... très loin. Ma respiration s'emballe. Mes gémissements se font cris. Landry me percute une dernière fois avant d'exulter. Une expiration gutturale complètement folle en guise de délivrance. Un baiser farouche. Sa langue entoure la mienne avec force. Il n'est pas rassasié. Je ne le suis pas non plus. Insatiables.

Je prends conscience du lieu qui nous entoure. Mon Dieu, je n'ai pas pu. Je calme le rythme de notre baiser.

— Land, c'est de la folie, je lui susurre. Land... je... enfin, tu te rends compte où nous sommes ?

Il pouffe en apposant de petits baisers dans mon cou.

— Ne réfléchis pas, sinon tu vas rougir, ma belle.

Trop tard, mes joues s'empourprent. Je ne vais pas réussir à sortir de ce local sans mourir de honte.

Landry a ce rictus très moqueur quand il nous rhabille. Il ouvre la porte, sûr de lui.

— OK, je vais payer le kart. Tu rapportes les combinaisons, me balance-t-il.

Il me colle dans les bras son vêtement et file bien vite. Je n'ai pas le temps de lui dire qu'il est fou. Jamais je ne retournerai sur la piste. J'ai bien envie de les jeter dans un coin, mine de rien. Foutu pour foutu ! Le technicien apparaît à ce moment dans le couloir où je suis restée collée au mur. Je prends mon sourire de façade, l'appelle, lui donne rapidement les combinaisons et, niaisement, balance un « c'était super ». Je tourne les talons en essayant de garder mon calme, vu sa tête ahurie. Je sors précipitamment et rejoins Landry qui rit comme un gamin.

— Tu sais que je te déteste vraiment, Landry De La Motte.

— Je suis sûr que non, me dit-il entre deux fous rires.

— Je te déteste au plus haut point. Je n’oserai plus mettre les pieds ici, tu en as conscience ?

Il m’attire à lui, prend mes lèvres.

— J’étais sûr que tu allais t’éclater, me dit-il sensuellement. Tu es particulière, Yaëlle, très particulière. Te pousser à bout te fait dépasser tes limites, Bébé. Je suis fier de toi. Tu étais déchaînée. Dans la chicane, plus rapide, bravo, ma belle.

— Landry, je...

J’hésite. Je ne veux pas qu’il se ferme. J’ai plein de choses à lui dire dans ma tête et ai peur que les mots qui franchissent mes lèvres ne soient pas à son goût. Il me percute. Et, mince... je me colle contre son torse. À son oreille, je lui déclare que je l’aime passionnément. Oui, je suis fleur bleue. Je sens que ce côté l’effraie. Sa fichue tendance à être atrophié des sentiments m’exaspère. Mon cœur a implosé, voilà mon ressenti pour lui.

— La confiance que tu m’accordes me surprend. Tu me donnes des ailes.

Vu ses yeux, il hésite. Je sens la réplique « ne t’emballe pas, tu vas trop vite et patati patata » arriver. Alors, j’enchaîne :

— Tu ne peux pas enfoncer des portes et n’attendre qu’un pauvre merci. Tu viens de me chambouler la tête, le corps, percuter mon cœur et me rendre heureuse comme je ne l’ai jamais été.

Au son de mes mots, ses yeux se rembrunissent, son visage se tend. Dommage, mon effusion est sincère. Je pourrais me stopper et beaucoup rebrousseraient chemin devant son air glacial. J’essaie de lui expliquer d’une voix douce pour le détendre.

— Ne te ferme pas. Je ne suis pas en train de te demander en mariage. C’est ce que je ressens pour toi. Il n’y a rien de grave, d’anormal ou d’inquiétant.

— J'ai des sentiments pour toi. Ne va pas trop vite, c'est tout.

— OK, Landry, c'est noté.

Je change de sujet. Le ton employé m'a gelé le cœur. Je me garde bien de le lui dire.

— Qu'as-tu prévu, maintenant ? Je suis dans une forme olympique.

— Je voudrais passer chez Louis. J'ai des documents à lui déposer.

Il me tend les clés. Je les accepte sans rechigner, maintenant que je conduis comme un mec.

Le trajet jusqu'au centre-ville nous permet de retrouver notre bonne humeur, bien que Landry n'ait pas arrêté avec des « oh ! ça passe tout juste » ou « fais gaffe, Yaëlle, putain, il y a une voiture ». Sains et saufs, je me gare en créneau, assez fière. Je commence à prendre du plaisir à conduire ce genre de grosse cylindrée.

Louis habite un immeuble moderne de l'île Feydeau, au cœur de l'hypercentre. Landry sonne. La porte s'ouvre sur une jeune femme tout sourire quand elle le découvre et beaucoup moins quand elle m'aperçoit. Le visage de Landry blanchit. Je comprends tout de suite : une nouvelle prétendante de la liste. Usant et énervant.

— Salut, Jess, lance-t-il d'un ton mécontent.

— Landry, quelle surprise !

Un silence s'installe. Louis met fin à cette situation gênante en déboulant dans le couloir avec un air faux.

— Landry, Yaëlle, que faites-vous à Nantes ? Entrez.

— Je viens te déposer les documents comme je te l'ai annoncé hier, rétorque Landry, visiblement agacé. Jess, je te présente Yaëlle, poursuit-il.

— Nous ne nous connaissons pas ? me demande-t-elle.

— Non, je ne crois pas.

J'ai un avis très tranché sur cette Jess. Elle vient de me détailler de la tête aux pieds avec un regard hostile et ne lâche pas mon mec des yeux. J'ai aussi un mauvais pressentiment. Est-ce qu'un jour, je l'aurai pour moi toute seule sans que des groupies soient collées à ses basques ?

L'appartement de Louis est surprenant : un immense espace lumineux, genre loft avec une grande terrasse, vue imprenable sur la ville de Nantes et la tour de Bretagne ; décoration minimaliste, moderne, pas de touche personnelle, un peu comme chez Landry.

— Je vous offre un café ? nous demande Louis.

— Oui, avec plaisir, réponds-je innocemment.

Landry me lance un regard noir. A priori, il n'avait pas l'intention de s'éterniser. Louis récupère ses documents, allume son ordinateur et nous laisse seules, avec Jess, pour parler de leur business. Elle a un rictus mauvais. Je ne la sens pas, cette fille.

— Cela fait longtemps que tu connais Landry ?

Ils ont tous la même question. Après, elle va poursuivre.

Suis-je étudiante ? Je suis très jeune, et comment j'occupe mes journées ? Elle a l'air plus perfide que les autres.

— Quelques mois, je lui déclare sur la défensive.

— Ah, oui... rétorque-t-elle, son visage se parant d'une grimace étonnée et forcée.

Qu'insinue-t-elle ? Une appréhension s'empare de mon corps, me nouant direct le ventre. Les garçons nous rejoignent. Landry interroge Jess, froidement, sur sa présence chez Louis un dimanche soir.

— Des choses à voir ensemble, réplique-t-elle, mystérieuse. Je voulais lui montrer les photos du festival où nous sommes allés cet été. Yaëlle, peut-être que tu seras des nôtres l'an prochain ?

Mon visage se fige : je n'aime ni le « peut-être » ni le futur employé. Louis vient à ma rescousse.

— Nous avons fait les Vieilles Charrues en juillet. La totale. Nous nous sommes éclatés.

— Si tu veux voir quelques photos pour te donner un ordre d'idée, tu peux faire défiler.

Elle me tend son smartphone. Je n'aime pas cette fille. Définitif. Je le prends et découvre le premier cliché. Louis et Simon sont hilares et se tiennent bras dessus bras dessous. Elle enchaîne la conversation avec Landry pendant que mon doigt s'active sur son écran. Elle me mate en coin. À la cinquième, elle est collée dans les bras de Landry, l'air heureux. Sur la suivante, ils s'embrassent à pleine bouche. Je m'immobilise.

Elle voulait me montrer qu'elle était avec lui. Mon corps se serre. Je garde mon sang-froid et essaie de ne rien laisser transparaître. Je ne vais pas lui donner ce plaisir. Je continue mine de rien. Au mois de juillet, je ne connaissais pas Landry. Je ne peux pas lui reprocher une aventure avec elle. J'ai besoin d'air et de réfléchir à la bonne attitude

Je fais semblant que mon téléphone a sonné.

— Anna, oui, attends, je t'entends mal. Excuse-moi, Louis, je peux sortir ?

— Vas-y.

Je me réfugie sur la terrasse. Mes mains tremblent, beaucoup trop.

— Bébé, tu es prête ?

Landry vient de passer sa tête dans l'embrassade de la baie vitrée. Depuis cinq minutes, je grelotte sur la loggia en me torturant de doutes. Incapable de savoir quelle attitude adopter.

— Anna, je dois te laisser. On se bipe demain.

Je le rejoins. Landry m'observe avec des yeux tristes, loin de la brillance de cet après-midi. Je me sens idiote de faire semblant. J'avais besoin de fuir pour réfléchir. Cette fille m'impressionne, elle a comme un ascendant sur moi. La

façon dont elle agit me perturbe. J'ai le sentiment que Landry était mal à l'aise de la voir. Je flippe.

— Comment va Anna ? me demande Landry.

— Parfait, en grande forme, je lui réponds bien vite sans le regarder dans les yeux.

Landry essaie de m'attraper la main, je l'esquive. Le savoir avec une autre fille me déplaît. Je n'ai pas envie de son contact. En rentrant, j'en ai la certitude. Cette pétasse jubile. L'ambiance est électrique dans l'appartement, le silence, pesant. Louis a évité mon regard. Jess, elle, le soutient. Ils me cachent quelque chose. J'ai peur de comprendre.

Nous prenons congé et retournons vers sa voiture. Je m'arrange pour rester à l'écart. Je lui balance ses clés et n'ai aucune intention de conduire. Assis dans l'habitacle, la colère grandit.

— C'était quand la dernière fois que tu as baisé cette fille ? je lui balance, très énervée.

— Arrête, Yaëlle.

Je répète en montant d'une octave.

— C'était quand la dernière fois ?

Il souffle, hésite.

— Cet été.

J'ai un doute, un énorme doute. Elle était trop sûre d'elle.

— Certain, Landry ? je lui demande droit dans les yeux.

— Oui, me dit-il sans ciller.

— Alors pourquoi ai-je le sentiment qu'elle me narguait ?

Landry ne réplique pas. Il souffle de nouveau, réfléchit, ses pupilles fixées sur le pare-brise.

— Des personnes comme elle, tu en verras d'autres graviter autour de moi.

Je n'ai plus qu'à méditer là-dessus.

Le trajet du retour se fait dans le silence. Landry roule vite. Son visage est fermé. Moi, je préfère regarder les

kilomètres défilent par la fenêtre, les yeux dans le vague. Il s'engage sur la bretelle qui mène au village.

— Tu peux me déposer chez moi ?

Il se tourne immédiatement, étonné.

— Tu ne dors pas avec moi ?

— Je suis fatiguée, Land, et j'ai besoin d'être seule.

De fermé, son visage se durcit.

— Comme tu veux...

Il se gare devant chez madame Durand. Je l'embrasse sur la joue rapidement.

— On s'appelle.

Je sors précipitamment de la voiture et file dans le noir me réfugier dans ma chambre. J'ai pris la bonne décision. Nous serions partis en live. Je suis en colère au fond de moi de n'être pas rentrée dans cette Jess, de ne pas avoir eu l'ascendant sur elle et de l'avoir laissé semer le doute.

En m'allongeant sur mon lit, je repense à ce matin, aux mots qu'il a prononcés, à la nuit dernière, à lui. Je dois lui faire confiance. Je dois surtout être capable de gérer les innombrables ex jalouses. Compliqué. Épuisée physiquement et mentalement, je tombe dans les bras de Morphée.

3

J'ai froid. Je n'arrive pas à dissiper le brouillard et à discerner les formes devant moi. Je suis seule. Les images se font plus précises : des arbres, une forêt. J'ai du mal à cheminer. Il fait sombre. J'essaie de progresser, mes jambes se dérobent. Le froid encore pique ma chair. Un silence impressionnant m'entoure. Je dois avancer. Je n'y arrive pas. Des craquements de branches derrière moi, quelqu'un se déplace, approche. Mon cœur bat la chamade, mon souffle devient court, je suis en danger. La panique m'envahit. Mes jambes refusent. Mes yeux descendent le long de mon corps. Mes vêtements sont déchirés. Mes pieds sont scellés dans le limon. Je tire de toutes mes forces pour progresser. Pas après pas, l'effort m'épuise, crispe tout mon être. Je tombe de toute ma hauteur. Une douleur violente s'insinue en moi. Le froid me recouvre. La terre puante, gluante, grasse sur moi, cette glaise me retient. J'essaie de ramper. Je l'entends. Il est quelque part autour de moi. Il m'appelle. Sa voix résonne comme un souffle malsain : « Yaëlle, viens, Yaëlle. » Non. Non, il va me faire mal. Je me cramponne au talus, tente d'attraper une branche. Je flageole. Non... non. Pas après pas, je m'extirpe pour me planquer. Cette terre m'endigue. Je n'arrive pas à lutter. Le son de sa voix se rapproche. Son rire malsain : « Tu vas adorer. » Non, je dois me cacher. Sa main se pose sur mon épaule, je hurle. Il abat son poing sur ma figure...

Je remonte à la surface, complètement angoissée, en sueur. Ma respiration s'est emballée. J'ai l'impression d'étouffer, que mes poumons me brûlent. Je manque d'air. Je ne sais plus où je suis. Il fait noir. Les larmes coulent sur

mon visage, la panique continue de me serrer le ventre. Je me recroqueville tel un animal traqué pour tenter de retrouver mon calme.

Pas un bruit, mon souffle saccadé pour seul écho. Hagarde, j'essaie de me rappeler si je suis rentrée chez moi. Tout est confus. Je tâte le sol. Je sens mon smartphone. Il est comme une bouée de sauvetage. Je déverrouille, touche verte. Il décroche à la deuxième sonnerie.

— Yaëlle ?

— Je...

Ma respiration s'emballe. Je hoquète, bafouillant des mots embrouillés. Sa voix douce résonne. Calmement, il m'apaise.

— Land, je lui dis tout bas, je... sais pas où je suis...

— Bébé, j'arrive.

— Non, attends. Je veux t'entendre. Parle-moi. Je suis perdue, je poursuis dans un gros sanglot.

— Je suis avec toi. Je t'ai déposée à ton studio.

— Je ne suis pas dans mon lit, il fait noir.

— Bébé, prends ton portable, éclaire la pièce. Je reste avec toi.

Je m'exécute et reconnais ma chambre. Je me suis cachée dans un recoin de l'espace cuisine. Je frotte ma cuisse, elle semble gonflée. Je me suis blessée en me débattant. Les images de cette forêt me reviennent. Mes tremblements reprennent.

— Je suis ridicule, je ne savais plus où j'étais.

— Tu as fait un cauchemar ?

— Oui.

— Raconte-moi, Bébé.

— C'est bizarre et confus. J'étais dans un bois sombre. La terre était devenue de la glaise qui m'empêchait d'avancer pour me cacher, je lui dis en pleurant de plus belle, et...

— Poursuis.

— Il était là. Je ne pouvais pas me planquer. Il me frappait.

— Laisse-moi te rejoindre.

— Landry, je ne sais même pas quelle heure il est ?

— Trois heures du mat.

— Trois heures du mat ? Tu ne vas pas venir maintenant. Je suis désolée. Je t'ai réveillé ?

— Non, Bébé.

— Parle-moi, j'ai besoin de ta voix. Tu ne dormais pas ?

— Je n'y arrivai pas. J'étais à la salle de boxe. Je pensais à toi. Yaëlle, est-ce que tu vas réussir à te lever pour retrouver ton lit ?

— Oui, je vais le faire. Toi aussi, tu vas rejoindre ton dodo ? Nous pourrions nous bercer mutuellement en nous parlant.

Je l'entends qui sourit au téléphone. Je me soulève péniblement. Ma jambe me lance. Je me recouche en me cachant sous ma couette.

— Tu es toujours là ?

— Oui, je reste avec toi. Je suis dans ma chambre, dans le lit où tu aurais dû dormir.

— Land, j'avais peur que nous partions en live.

Il souffle et prend quelques minutes avant de me répondre.

— Elle ne compte pas. Elle n'a jamais compté. J'ai réfléchi. Je crois que mon passé est... je voudrais trouver le mot juste. Trop lourd à affronter. Des filles comme Jess, j'en ai eu beaucoup : pas d'attache, beaucoup de sexe, pas de compte à rendre. Je les utilisais et elles m'utilisaient. Toi, tu déboules dans ma vie et tu casses toutes mes règles. Je deviens raide dingue de toi. Tu me chamboules...

Mon cœur se met à battre très fort au son de ses mots.

— Mais...

— Cela impose que tu acceptes mon passé. Ces filles, elles sont avides, froides, calculatrices. Elles souhaiteraient que je te traite comme elles. Avec dédain, sans sentiments. Quand elles nous voient tous les deux, quand elles te voient, c'est le contraire. La façon dont tu me regardes, ton visage heureux, amoureux. Tu ne leur ressembles pas. De

toi, Yaëlle, naturellement, il émane une vraie force qui me rassure et me protège. Avec toi, j'ai le sentiment d'être un mec bien.

— Land, je...

— Attends, Bébé. S'il te plaît, laisse-moi finir. Je n'arriverai pas à tout te dire sinon.

Sa voix est émue, secouée. Je me demande même si Landry ne pleure pas.

— Elles sont jalouses. Elles vont tout faire pour te blesser, te déstabiliser et te faire douter. Pour elles, un bout de femme comme toi, c'est incompréhensif que tu puisses me donner ce qu'elles n'ont jamais su éveiller en moi. Elles sont souvent imbues. Ton naturel leur renvoie leur médiocrité. Des poupées comme Jess, il y en aura d'autres. Certaines seront faciles à vaincre. D'autres, plus perfides. Bébé, je n'envisage pas de te l'imposer. Je n'ai pas envie que ma petite amie qui irradie de bonheur fuie sur une terrasse pour soi-disant appeler sa copine qui est couchée pour cause de grippe et certainement pas en train de papoter avec toi. Toute ta joie s'est envolée en quelques secondes et tu n'as pas voulu dormir avec moi.

Il marque une pause. J'ai peur de la suite.

— Te blesser et que tu en prennes plein la gueule gratuitement, non. Je refuse. Tu es si forte par moments et si fragile parfois. Je flippe de te faire du mal.

Je panique, il va me plaquer.

— Non, Land. Ne me fais pas ça. Je t'en supplie. Tu vas me quitter ? Tu ne peux pas m'abandonner.

— Je ne veux pas te faire souffrir. Mon passé, il est trop lourd à partager.

— Non, non, Landry, je lui dis en pleurant, effondrée. Tu ne peux pas me laisser toute seule. Je ne peux pas sans toi.

— Bébé...

— Je peux les affronter. J'ai besoin que tu m'aides. Moi, je ne sais pas si elles ont raison, si tu les as aimées plus que moi, si elles ont compté. Alors, je me sens petite. J'ai

l'impression de ne pas être à ma place. Oui, je panique que tu me quittes, que tu me dises que tu préfères une autre fille. Parce que quand je te contemple, je me regarde et j'ai le sentiment de ne pas être assez bien... Pourtant, je ne peux pas me résigner. Je suis dingue de toi. Amoureuse passionnément.

Le silence envahit nos deux combinés. Mes larmes et la respiration difficile de Landry.

— Bébé, je ne l'ai dit qu'à toi. Il n'y a que toi qui aies dormi dans mes bras, que toi qui comptes. Je te kiffe. Notre différence d'âge, notre situation sociale, notre passé, nous devons nous en affranchir. Ceux qui veulent nous blesser vont se lasser. Tu vas recroiser Jess, c'est inévitable. Rentre-lui dedans, bats-toi. Je peux t'assurer que je ne laisserai pas un autre mec te toucher et me montrer des photos de lui avec toi. Tu le sais.

— Je ne vais pas la taper, quand même.

Sa voix se réchauffe.

— Bébé, je veux te rejoindre.

Je consulte l'heure.

— Land, il est très tard. Madame Durand va avoir une attaque si elle t'entend arriver.

— J'ai très envie de te voir, de te serrer dans mes bras... Attends, j'ai une idée, tu as le Facetime sur ton téléphone, on se le fait ?

De quoi parle-t-il ? Mon langage smartphone est limité. Il m'explique. J'appuie sur la touche. Comme par magie, il apparaît. Il a une petite mine, même s'il essaie de me sourire. Je suis sûre qu'il a pleuré.

— C'est bon de te voir... Tu as pleuré ? je lui demande d'une voix douce.

— C'est de la tristesse, me répond-il, pas très convaincant. — Tes yeux te trahissent.

— Ce n'est pas très viril de pleurnicher, alors non.

— Un mec qui pleure, ce n'est pas pour ça qu'il n'est pas viril. Au contraire, il montre un peu de sensibilité.

Il grogne en me souriant. Je reprends plus sérieusement :

— Land, tu ne vas pas me quitter ?

— Non, Bébé, me dit-il en secouant doucement la tête. Je ne vais pas te lâcher. Je ne veux plus te voir triste.

— Promis, je vais retrouver ma joie. Tu l'avais envisagé ?

Il fait de nouveau non avec son visage.

— Je savais que tu allais te battre. Si tu m'avais dit que tu te résignais, j'étais mal.

— Land, tu dois aussi arrêter de te braquer dès que je te déclare que je t'aime ou que je suis dingue de toi. Je ne peux pas lutter et ne veux pas non plus. Ce n'est pas parce que j'ai des sentiments pour toi que je vais faire moins d'efforts pour te séduire ni croire que c'est gagné. J'ai envie d'être dans tes bras en permanence et ce n'est pas pour ça non plus que je vais me transformer en sangsue. Je veux être naturelle avec toi, te chérir et laisser mes émotions me porter. Je t'aime passionnément.

Landry me dévisage, un air impénétrable. Il ferme les yeux un long moment. Le temps s'est arrêté. Je retiens mon souffle de peur d'avoir été trop loin en lui livrant le contenu de mon cœur. Il prend une grande inspiration, ouvre ses paupières. Son regard est chargé d'une émotion que je ne lui connais pas, comme s'il souffrait.

— Quand j'étais petit, ma grand-mère m'a offert un chien, me murmure-t-il. J'en rêvais. Je me suis attaché à cette bête. Il me suivait partout. Mes parents, bien sûr, désapprouvaient complètement. Un jour, ma mère est arrivée comme une furie à bord de sa voiture et l'a écrasé. J'ai crié, hurlé. Elle n'a pas été affectée. Elle m'a dit avec beaucoup de dédain que c'était ma faute. Je m'étais lié à cet animal alors qu'il n'était qu'un caprice. Et maintenant, je pleurnicherais comme un morveux. Ensuite, elle m'a expliqué que je l'aimais avec passion. Un péché, donc Dieu m'avait puni. J'avais six ans. Depuis ce jour, je me suis